

Georges-Marc Benamou : « Sarkozy n'a pas fait le job »

Interview Le journaliste et ex-conseiller de Sarkozy à l'Élysée signe un livre réussi sur la comédie du pouvoir et les renoncements (nombreux) des gouvernants. Sans haine ni violence mais avec panache

Comment définir votre livre ? Une psychothérapie ? Un règlement de comptes ?

C'est plutôt un voyage dans la Cité interdite, au cœur du pouvoir. C'est le voyage que tous les citoyens rêvent de faire : comment se prennent les décisions de ceux qui nous gouvernent. Mon expérience de mai 2007 à mars 2008 est saisissante, exaltante et parfois douloureuse.

Pourquoi écrire aujourd'hui ? Il fallait le temps de panser les plaies ?

Je ne souhaitais pas faire un livre à chaud, haineux ou complaisant. Il fallait trouver la bonne distance pour regarder le pouvoir, pour faire le bilan des années Sarkozy et faire le portrait nuancé de ce président qui a renoncé très tôt à réformer la France. C'est ça d'abord qui nourrit mon livre. J'ai voulu comprendre pourquoi ça n'avait pas marché avec Sarkozy.

Vis-à-vis de ce renoncement, que ressentez-vous ? De la colère ou de la déception ?

Il n'y a pas que Sarkozy ! C'est tout le système qui est coupable d'avoir accepté la situation dans laquelle on se trouve aujourd'hui. Il y a trois responsabilités. Celle du prince en premier lieu qui accepte de laisser filer les déficits et qui n'a pas le courage d'affronter le peuple. Ensuite, il y a les technocrates. Pour eux, plus on dépense, plus ils sont contents. Le troisième acteur c'est le peuple français qui agit comme des cigales. Le problème aujourd'hui, c'est que nous avons des petits présidents. Hollande, c'est pareil.

Vous avez suivi la campagne de 2007. Dites-vous qu'il a trompé les Français ?

La France était déjà en train de connaître un déclin vertigineux. Nicolas Sarkozy le savait. Fillon et Seguin ne cessaient de le lui dire. Mais il n'a pas voulu traiter ça. Il y a eu lâcheté, ou en tout cas



Georges-Marc Benamou a été conseiller de Nicolas Sarkozy à l'Élysée de mai 2007 à mars 2008. (Photo Patrick Clémenté)

renoncement. Malgré son côté courageux, ambitieux, dynamique, il n'a pas fait le job qui consistait à réformer notre pays.

Vous lui en voulez donc...

Je suis malheureux pour la France. Il est passé à côté d'un rendez-vous historique. Dans la période décrite dans mon livre, il bâcle comme dirait mon fils. Il ne prend pas le temps. Il ne fait pas le job. C'est ce que regrette Philippe Seguin, certain depuis longtemps que Sarkozy ne réformerait pas. On en est là.

Vous faites le portrait d'un homme seul...

Chez Sarkozy, il y a les traits de génie, l'énergie incroyable et puis, il y a l'isolement, le phénomène de cour qui va très vite jouer. Je le raconte, dans les réunions, il ne fait que parler, il n'écoute personne, il n'est pas dans le collectif. C'est l'envers de la médaille bonapartiste.

Même Fillon a du mal à trouver un moment avec lui.

Il y a en effet un chapitre où je raconte qu'un soir de fin 2007,

malheureux, François Fillon me fait un aveu. Il n'arrive pas à voir en tête-à-tête le président de la République. Même avant les Conseils des ministres. Et cela depuis six mois ! C'est assez fou tout de même !

Parlons des conseillers. Vous ne mâchez pas vos mots, en particulier à l'égard de Patrick Buisson...

J'ai la conviction que dès 2007, le conseiller-gourou a pris le contrôle du cerveau national. Son obsession de l'identité nationale et l'opposition des Français entre eux, viennent masquer le renoncement économique dont je parlais.

Vous parlez de Patrick Buisson comme d'un dealer de haine...

Un président, c'est quelqu'un qui rassemble. Et sous l'influence de Patrick Buisson, Sarkozy a préféré le théâtre de la réforme. Dommage, il aurait pu être le Mendès-France de la droite.

Vous, au cours de ces mois à l'Élysée, vous êtes un conseiller qui a de la distance...

Je voulais être un acteur du pouvoir et ce n'est pas le cas. Je me suis trompé. Ce qui reste de moi, c'est un écrivain, halluciné par la vie au cœur de cette Cité. J'ai eu la chance de pouvoir observer tout ça, des choses magnifiques comme des moments assez durs.

Vous semblez être étonné de la dureté du monde politique...

Il y a peut-être une certaine naïveté. Mais c'est un monde d'une extrême violence. Les idées ne comptent pas, le long terme ne compte pas. Seule la conquête immédiate du pouvoir anime les politiques. Sarkozy a le pouvoir mais il ne sait pas quoi en faire. C'est la tragédie de la France.

Sarkozy veut revenir aux affaires. A-t-il vraiment changé ?

Tactiquement, il va probablement gagner la présidence de l'UMP.

Son retour sera réussi mais à l'aune du pourcentage obtenu. S'il est au-dessus de 75 %, ce sera une victoire. Sinon... Pour le reste, je trouve son retour décevant. C'est un choc très violent d'avoir été battu en 2012. Il ne s'est pas remis de cette épreuve. Il n'a pas pris le temps nécessaire pour réfléchir, innover...

Le retour par l'UMP, il vous dit en juin 2012 qu'il ne le fera pas. Ça illustre tout de même l'absence de cohérence ?

C'est un formidable tacticien. S'il avait une matrice plus solide, il n'en serait certainement pas là. C'est un prince doué, mais influençable.

Il y a deux parties dans votre livre. La première sur la campagne de 2007 puis votre vie à l'Élysée. Laquelle avez-vous préférée ?

J'ai bien aimé la campagne électorale car c'était comme un film américain. Il y a eu la volonté pendant cette période de réformer la société française. Il y avait un vrai mouvement. Après l'élection, cet esprit a disparu. Mais c'est une maladie française...

Vous dites que l'un des talons d'Achille de Sarkozy, c'est les femmes. Le divorce avec Cécilia est-il le début des ennuis ?

C'est incontestable. Le début du règne de Sarkozy a été parasité par ses ennuis de couple. Ça a abîmé son image et mis en difficulté le fonctionnement de l'Etat. Le départ de Cécilia a été un séisme. Mais, ça aussi c'est une maladie française. Valérie Trierweiler a fait le gouvernement avant de le défaire. Comme Cécilia.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER BISCAYE obiscaye @nicematin.fr



Extrait : Juin 2012, Nicolas Sarkozy et M. Bidochon...

Le voici tout à coup qui surgit, essoufflé (comme avant), s'excusant (comme avant) du retard qu'il n'a pas, et m'accueillant (comme avant) d'une tape affectueuse. Il est marqué, moins flamboyant qu'hier. Il a l'air un peu gauche dans son costume d'ancien président, un peu décalé, mais il ne baisse pas la garde, jamais. Il porte beau, même avec cette barbe naissante dont on ne sait si elle dit le deuil ou les vacances. (...) Il veut me convaincre, moi comme tous les autres,

qu'il s'agissait d'une « presque victoire » : « La preuve, ce frémissement dans la courbe durant le dernier week-end... Oui, quinze jours, il m'a manqué quinze jours... » (...) Il n'a pas perdu, il lui a manqué une semaine. D'ailleurs, il n'y a que ses ennemis pour ne pas le croire, des « ennemis de l'intérieur, ces nuls de l'UMP », des ennemis de l'extérieur, « la gauche, tes copains et leurs coups tordus », et « l'autre » (il parle de Hollande) qui, « rappelle-toi ce que je te dis, n'est pas du tout la sain-

tenitouche qu'on veut bien croire ». Sans oublier l'ennemie allemande, Merkel, qui porte aussi la responsabilité de son échec à lui : « une égoïste, il n'y en a eu que pour elle, ses intérêts... » (...) Hollande ? Durant tout le rendez-vous il ne nommera pas son successeur. Il parle de « l'autre » et pas encore de « M. Bidochon ». Ce qui est frappant, c'est qu'il vient d'être défait et qu'il est décidé à y retourner. Même sonné, il veut prendre sa revanche contre « l'autre ». Il n'a pas l'air d'en

douter ; les « doute », ça ne le connaît pas, c'est fait pour la galerie et le storytelling dont la presse va se repaître. Il sait que ce ne sera pas tout de suite et précise, avec l'assurance du mécanicien qui relève la jauge : « Il faut laisser passer 2014. » Il a tout prévu. Il a conscience qu'il faut faire durer le suspense, gérer son silence et son absence. Il saura être le recours, se faire désirer. (...)

Comédie française. Choses vues au cœur du pouvoir. De Georges-Marc Benamou. Fayard. 336 pages. 19 euros.